Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 24 (1839)

Rubrik: V. Nekrologe verstorbener Mitglieder

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NEKROLOGE

verstorbener Mitglieder.

I.

JEAN FRÉDÉRIC DE CHAILLET,

Capitaine,

né le 9 Août 1747, décédé le 29 Avril 1839.

La ville de Neuchâtel, et nous ne craignons pas de le dire, la Suisse entière, a fait cette année une perte qui sera vivement sentie, dans la personne du Doyen de ses botanistes, Mr. le capitaine *Jean Frédéric de Chaillet.* Ce respectable vieillard est mort à Neuchâtel, le 29 Avril dernier, à l'âge de 92 ans. Son nom appartient désormais à l'histoire d'une science, qu'il a cultivée avec ardeur presque jusqu'à sa fin; elle saura lui assigner la place qu'il mérite parmi les savans, qui ont fait le plus d'honneur à la patrie: et c'est un devoir pour nous, de lui fournir quelques matériaux intéressans sur une vie si pleine d'activité, et sur des travaux si

conscientieux et si persévérans, quoique renfermés dans un cercle si modeste et si restreint.

Mr. le capitaine de Chaillet était né le 9 Août 1747. Dès l'âge de 20 ans, c. a. d. en 1767, il entra au service de France, dans le régiment suisse de Jenner, puis Lullin-de-Château-Vieux. Après de nombreuses garnisons dans différentes parties de la France, il fit la campagne de Corse de 1784 à 1786: c'est la flore de cette île intéréssante, qui paraît avoir développé en lui le premier germe de son goût pour la botanique. Il assista ensuite avec son régiment au Champ de Mars de 1787, puis à l'affaire de Nancy, le 31 Août 1790. Voyant désormais perdue la cause, qu'il avait juré de défendre, et ne voulant pas manquer à ses sermens, malgré les offres qui lui furent faites, il donna sa démission le 31 Juillet 1791, après 24 ans de service, et refusa de renvoyer la croix de *mérite militaire*, que lui avait justement méritée sa bravoure et sa fidélité; il était alors lieutenant avec commission de capitaine et âgé de 44 ans. Il rentra dans sa patrie, qu'il n'a plus quittée depuis et se voua dès lors à l'étude de la science à laquelle il devait désormais consacrer sa vie toute entière. Il commença par étudier les plantes phanérogames du canton de Neuchâtel, dont il dressa successivement plusieurs catalogues avec un soin et une exactitude, qui en font un guide précieux pour ses successeurs. Quand il crut avoir épuisé cette branche de la science, il s'adonna aux cryptogames, particulièrement aux lichens et aux champignons, et cela avec tant de succès, que son nom est cité presqu'à toutes les pages des ouvrages des de Candolle, des Persoon, des Fries etc. Aucune végétation si petite, si imperceptible qu'elle fût, n'échappait à sa sagacité; tout était pour lui l'objet d'un persévérant examen, et aucune fatigue ne le rebutait, quand il s'agissait de faire quelque nouvelle découverte pour la science. C'est dans ce modeste cercle d'activité qu'il a

passé 48 années de sa vie, dont les dernières ont été marquées pour lui par de cruelles infirmités. Devenu sourd et presque aveugle, il s'occupait cependant encore de sa science favorite et cela presque jusqu'à ses derniers moments. —

Mr. de Chaillet ne laisse aucun ouvrage imprimé, mais de nombreuses notes manuscrites dans son herbier, ainsi qu'une correspondance intéressante avec les premiers botanistes du siècle et un herbier riche et précieux, surtout en plantes suisses, qu'il a légué à la ville de Neuchâtel, ainsi que sa bibliothèque botanique. Honneur au citoyen dont les travaux ont illustré sa patrie et qui en fait encore l'objet de ses pensées à ses derniers moments!

II.

LOUIS SECRETAN,

ancien Landammann, Président du Tribunal d'appel du canton de Vaud,

né le 5 Septembre 1758, décédé le 24 Mai 1839 à Lausanne.

Le canton de Vaud est encore sous l'impression douloureuse que lui a fait éprouver la perte récente d'un de ses meilleurs citoyens. Mr. *Louis Secretan,* président du Tribunal d'appel, vient de terminer, il y a peu de mois, sa longue et honorable carrière. Mr. Secretan fut reçu membre de la Société helvétique des sciences naturelles en 1817, dans sa troisième réunion, qui eut lieu à Zuric. Avant de Vous parler de lui sous ce rapport, je demanderai la permission de tracer quelques-uns des principaux traits de la vie publique et privée d'un homme qui a su pendant la longue carrière qu'il a parcourue, acquérir et conserver l'estime et la confiance de son pays et de ses nombreux amis.

Mr. Secretan, né le 5 Septembre 1758, fut destiné de bonne heure au barreau par un père avocat lui-même. En 1774, à l'âge de seize ans, il commença à plaider avec quelque succès devant les tribunaux inférieurs. Il plaida deux causes à Berne en 1778 et 1779; la chambre des appellations de cette

capitale, avant de lui accorder la patente d'avocat qu'il demandait, désira qu'il fit un séjour dans une université pour y perfectionner ses études théoriques de droit. Il partit pour Tubingue, où il fut reçu Docteur à la fin de 1780. Il y composa sa dissertation inaugurale (*de prærogativa pignorum publicorum*) et disputa honorablement sous la présidence du célèbre Prof. Hoffacker. A son retour de Tubingue, en 1781, il obtint à Berne sa patente d'avocat. La première place au barreau de notre canton lui fut bientôt assurée, par les talens éminens dont la nature l'avait doué, par une éloquence facile et brillante, et par une grande capacité de travail.

Les événemens politiques qui en 1798 changèrent la position de la Suisse et surtout celle du canton de Vaud, vinrent donner une autre direction aux travaux de Secretan. Témoin, sans y avoir pris lui-même une part active, des événemens qui avaient amené l'emancipation de son pays, il accepta avec joie la liberté qui en fut le résultat pour ses concitoyens. Une nouvelle organisation devoit donner un mouvement régulier à ce nouvel élément apporté dans la vie du peuple Vaudois. Secretan fut un des premiers citoyens que ce peuple appella dans les Conseils qui devoient travailler à cette organisation. Nommé membre de l'assemblée provisoire du canton, son beau talent d'éloquence de barreau dut prendre un nouveau caractère. A cet égard nous avons vu dans la révolution française, et en petit dans la notre, échouer le talent des avocats les plus distingués. Un heureux tact naturel chez Secretan sut lui montrer comment devait s'opérer le passage difficile d'une éloquence à l'autre, et dès-lors nous l'avons toujours vu se montrer tantôt éloquent orateur au barreau, tantôt éloquent dans un autre genre à la tribune politique.

Il fut nommé en Mars 1798 au Grand-Conseil de la République Helvétique. En Septembre et Octobre 1801 il siégea à Berne dans la Diète qui devait donner une constitution à la Suisse. En Novembre 1802 il fut envoyé par les électeurs du canton de Vaud, avec MM. Monod et Muret, à la consulta convoquée à Paris par le premier consul. Secretan était intéressant à entendre, lorsqu'il parlait de ces conférences et des paroles jetées dans la discussion par l'homme de génie qui, avec une perspicacité intuitive, paraissait connaître mieux que les députés Suisses eux-mêmes le pays qu'ils représentaient. En 1803, le canton de Vaud ayant été constitué ensuite de l'acte de médiation, Secretan entra dans le Grand-Conseil qu'il a présidé comme landamman pendant une assez longue suite d'années et dans lequel il a siégé jusqu'aux événemens de 1830. En 1831 il fut nommé président du tribunal d'appel.

Il a siégé dans dix Diètes Suisses, tant ordinaires qu'extraordinaires, comme premier député.

Dans les années orageuses de 1813 et 1814 il fut envoyé à quatre Diètes qui se tinrent longuement à Zuric.

Dès-lors il a encore siégé dans l'assemblée fédérale en 1822 et 1831.

Je Vous ai donné quelques indications abrégées sur la carrière de barreau et la carrière politique de Secretan, et cependant dans une notice de la nature de celle-ci n'aurai-je dû peut-être Vous parler de lui que sous le rapport d'un ancien collègue qui avait cultivé comme Vous une branche des sciences naturelles. J'ai encore cependant quelques mots à Vous dire de la personne et de la vie privée de cet homme qui fut pour moi un ami de près de 80 ans. Nés à côté l'un de l'autre, à peu près au même moment, notre enfance et notre jeunesse se sont passées dans une vie commune; nous avons partagé les jeux, les plaisirs et les peines de cet âge,

nous avons été ensemble à l'université. Séparés ensuite souvent, dans le cours de notre vie, nous nous sommes toujours retrouvés avec un plaisir nouveau, et jusqu'à la fin, lorsque nous pouvions nous réunir, nous avons joui de la douceur qu'éprouvent deux anciens amis, lorsqu'ils peuvent faire revivre par le souvenir les momens heureux qui, à différentes époques d'une longue vie, ont été semés sur leur existence commune. Secretan était aimable dans ses rapports sociaux. Dans sa famille, avec ses amis, dans la société des hommes et des femmes, il apportait une gaieté bienveillante et spirituelle; sa conversation était semée de traits brillans et piquants, sans être jamais blessans; il animait la scène sociale, dans laquelle il se rencontrait, sans avoir la prétention d'y régner seul au dépend de l'amour-propre des autres.

A côté des études et des travaux obligés auxquels il donnait ses premiers soins, Secretan se livra comme délassement à des goûts et à des études de divers genres. Dans sa jeunesse la musique et la peinture, plus tard la numismatique, le blason, la botanique, dans tous les temps les classiques anciens grecs et latins, la littérature française et allemande occupèrent successivement ses loisirs. Les difficultés dans quelques-unes de ces études avaient beaucoup d'attrait pour lui; c'est ainsi que vers la fin de sa vie il voulut essayer la philosophie allemande; il lut Kant, Hegel, Schelling etc., il y renonça peu de mois avant sa mort, lorsque sa tête affaiblie et fatiguée des vains efforts, au moyen desquels il avait espéré de pénètrer dans des obscurités et des profondeurs insondables, il s'aperçut qu'il n'arriverait jamais dans ces études à un résultat qui pût le satisfaire. La numismatique l'a vivement intéressé pendant plusieurs années; il laisse un médaillier bien choisi et bien classé qui a été apprécié par les connaisseurs. C'est la botanique qui lui a fait désirer d'appartenir à Votre société; il y fut admis en 1817, dans la

troisième réunion, qui eut lieu à Zuric, il assista à celles de Lausanne en 1818 et 1828, à Genève en 1820 et 1832, à Lugano en 1834, à Neuchâtel en 1837. Ces réunions, lorsqu'il pouvait s'y rencontrer, étaient pour lui une grande fête. Il tenait aux sciences qui Vous occupent par des études sur une branche toute spéciale, sur laquelle il a composé un ouvrage considérable en trois volumes in-8.° Ce livre qu'il Vous a offert, a été, et sera peu lu, en raison de sa grande spécialité, mais il pourra être d'un grand secours aux botanistes qui voudront approfondir cette partie de la science. Mr. Ed. Chavannes en a donné un extrait abrégé. Son titre est *Mycographie suisse par L. Secretan, membre de la Société helvétique des sciences naturelles.*

Je dois m'arrêter ici, Messieurs, Vos moments sont précieux, il ne faut pas en abuser. Peut-être ai-je déjà dépassé les bornes que j'aurais dû donner à cette notice. S'il en est ainsi, j'ose espérer que Vous Vous direz avec un sentiment d'indulgence, le coupable est un vieillard notre collègue, il nous a parlé d'un vieil ami un peu longuement, il faut lui pardonner.

L. Clavel de Brenles.

III.

JOHANN RUDOLF RORDORF,

Pfarrer in Seen,

geb. den 8. Mai 1783, gest. den 17. April 1839.

Es gibt Menschen, deren Sinne und Gemüth sich öfters, durch zufällige äussere Umstände und Verhältnisse kräftig angeregt, bereits in zarter Jugend gewissen Eindrücken in dem Grade und Maasse erschliessen, dass dadurch ihre Charakterbildung und der ganze Gang ihres Lebens, wenn nicht allemal eine bestimmte Richtung, doch eine besondere Gestaltung, einen eigenthümlichen Stempel gleichsam, erhalten. Eine solche Wirkung haben bisweilen aussergewöhnliche, oder doch nicht ganz alltägliche Ereignisse, wie sie das Menschenleben im häuslichen und gesellschaftlichen Kreise herbeiführt; oder dieselbe wird durch gewisse Erscheinungen der Natur oder Kunst hervorgebracht; und besonders hat die erstere, über die letztere, von dem Geschöpfe, dem Menschen, erzeugte, erhabene, auf gewisse Individualitäten einen so tiefdringenden Einfluss, dass dadurch ihre geistige Thätigkeit für das ganze Leben, wo nicht ausschliesslich doch theilweise in Anspruch genommen und bestimmt wird. Und wie bedauernswerth kann es dem Denker erscheinen,

wenn das zum Theil angeborne, zum Theil angeregte und aufgeweckte Talent an den Lebensverhältnissen und Lebensschicksalen des Betreffenden wo nicht scheitert und zu Grunde geht, doch nicht zu derjenigen Ausbildung und Thätigkeit gelangt, bei welcher es dem Besitzer und Anderen einen Gewinn gebracht hätte, der, unter günstigen Umständen, mit allem Rechte davon erwartet werden durfte. Diess war der Fall mit dem Manne, von dem hier einige Notizen folgen, in welchem sich manche der Eigenschaften des Geistes und des Körpers vereinigten, die, bei erhaltener umfassender wissenschaftlicher Ausbildung, ihn zu einem tüchtigen Naturforscher, in nahen oder fernen Gegenden, bestimmt haben würden.

Hr. *Johann Rudolf Rordorf,* geboren den 8. Mai 1783, in den reizenden Umgebungen seiner Vaterstadt *Zürich,* verlebte seine Jugendzeit, unter mancherlei, bald wohlthuenden, bald widrigen Ereignissen, im häuslichen Leben seiner zahlreichen Familie. Einen Theil seiner Erziehung erhielt derselbe, nach dem frühzeitigen Tode seines Vaters, im Waisenhause, aus dem er später trat, nachdem er die damals für Zöglinge dieser Anstalt nicht leicht zu erhaltende Begünstigung, Theologie zu studiren, erlangt hatte. Später kam er in das Alumnat, wo er bis nach seiner Ordination blieb. Mit scharfen Sinnen, besonders einem ganz vorzüglichen Gesichte, und einem für die Schönheiten der ihn umgebenden äusseren Natur in hohem Grade empfänglichen Gemüthe begabt, zeigte er frühe schon Anlagen und Eigenschaften, mit denen er, unter begünstigenden Aussenverhältnissen, sich mit dem glücklichsten Erfolge den Naturwissenschaften hätte widmen und einen Namen unter den Naturforschern der Schweiz erwerben können. Sein offenes und heiteres Gemüth befreundete ihn bereits im Knabenalter mit der Musik; er lernte nach und nach, und zwar, auf erhaltene

erste Anleitung hin, als Autodidakt, verschiedene Instrumente spielen, und blieb bis zu seiner letzten Lebenszeit der Ausübung der Tonkunst als Nebenbeschäftigung ergeben. Die reinste Freude strahlte aus seinem Gesichte, wenn er, mit seinen Kindern oder mit Freunden, sang und den Gesang mit einem Instrumente begleitete. Aber eine noch grössere Anziehungskraft äusserten auf ihn die Schöpfungen der Natur, deren Wunder und Geheimnisse den dahin gerichteten Forschungssinn schon frühzeitig in ihm erweckten und belebten, und der dann durch Gönner und Freunde des Seligen, wie der Canonicus *Rahn*, der noch im Alter Freund der Jugend war, unser College Prof. *Schinz* und sein Jugendfreund und Studiengenosse *Steinfels*, befördert und gekräftigt wurde. Als Knabe war er der eifrigste Aufsucher, glücklicher Finder und Sammler von Raupen und Schmetterlingen, er blieb es durch sein ganzes Leben und wurde durch sein bereits erwähntes scharfes Gesicht in dem ersteren Geschäfte auf das kräftigste unterstützt. Keiner seiner Kameraden und Schulgenossen entdeckte wie er selbst kleine Raupen aus so weiter Entfernung an Hecken oder auf Bäumen und Gesträuchen; selten entging ihm eine solche, selbst diejenigen nicht, welche, an Farbe dem Holze gleich, in den Spalten der Rinde von Bäumen sich aufhalten; mit oft Erstaunen erregender Sicherheit zeigte er das Dasein bestimmter Arten derselben an jenen an, nachdem er ihre auf der Erde liegenden Auswurfsstoffe entdeckt hatte; und wenn es der Mühe des Aufsuchens werth war, lohnte auch das Finden den scharfblickenden Forscher in der Regel. Diese Lust am Aufsuchen und Sammeln von die Sinne und den Forschungsgeist ansprechenden Naturgegenständen ging, zur Freude des Vaters, zum Theil auf seine Kinder über, und ein aus Vaterliebe und dem Gefühle befriedigter Wissbegierde entsprungenes Vergnügen sprach sich in seinen Zü-

gen aus, wenn ihm eines derselben eine gefundene Raupe oder einen eingefangenen Schmetterling seltener Art brachte. *Rordorf* war durch die ihm verliehenen Gaben und Eigenschaften an das Studium der Natur gewiesen; und er würde ohne Zweifel in irgend einem Fache der Naturwissenschaften Ausgezeichnetes haben leisten können und geleistet haben, wenn es das Schicksal nicht anders gewollt hätte. Indessen schritt er auf der betretenen Bahn mit ausdauerndem Fleisse und Muthe vorwärts, und gelangte an's Ziel. In der vielfach bewegten Zeit, in welche seine Studien fielen, zeigte er sich, so fröhlichen Humors er sonst war, den lärmenden Freuden abhold; und doch benahm er sich, wenn ihn die Umstände zur Theilnahme hinzogen, keineswegs als Sonderling oder ernsten Pedanten. — Nach erlangter Ordination war er eine Zeit lang Lehrer an der Töchterschule seiner Vaterstadt, stand dann der Gemeinde Witikon und später, von 1813 bis an sein Lebensende, der ansehnlichen Gemeinde Seen als Pfarrer vor.

Darum aber, dass *Rordorf* ein Erwerbsstudium ergriff und ergreifen musste, das seine Zeit, Kraft und Thätigkeit in Anspruch nahm, war und blieb er nicht desto minder der wärmste Freund und Verehrer der Naturforschung. Ausser der Insectenkunde sprach ihn besonders auch die Elektricitätslehre an. Er experimentirte mit geringen Mitteln, und hatte seine Freude, wenn er mit dem elektrischen Funken oder Schlage etwa einen Unwissenden überraschen und in Verwunderung versetzen konnte. Er machte schätzenswerthe Sammlungen von Schmetterlingen und Käfern und wurde 1817 als Entomologe in diese Gesellschaft aufgenommen. Die Nähe der Pfarre Seen von Winterthur begünstigte gar sehr seine Liebe zur Entomologie. Dort lebte damals noch der eifrige Entomologe *Schellenberg*, der unnachahmliche Insectenzeichner, und der eben so bekannte Entomologe

Clairville, mit seiner für die Naturwissenschaften begeisterten Gattinn. Der Umgang mit diesen trefflichen Menschen belebte seinen Eifer auf's Neue. *Clairville* machte ihn besonders mit den Umgebungen Winterthurs in entomologischer Hinsicht bekannt, und bald beutete der scharfsichtige und geschickte Sammler diese so aus, dass wohl kaum eine Raupenart, welche sich dort fand, ihm entging. So entdeckte er die Raupen der Noctua maura, lanaris, Myrtilli, der Plusia concha, orichalcea, der Bombyx matrona, versicoloria und anderer seltener und schöner Schmetterlinge. Besonders günstig für ihn war die Entdeckung der Raupe der Sphinx vespertilio und der Noctua scyta. Er setzte sich in wissenschaftliche Verbindung mit den bekannten Lepidopterologen Deutschlands, dem verdienten Kaplan *Büringer* und Hrn. *Freyer* in Augsburg, und unterhielt einen kleinen Handel, der ihm jährlich einige hundert Franken Gewinn abwerfen konnte, und seine Sammlung zu einer sehr vollständigen machte. Auch mit dem als Lepidopterologen bekannten Stadtrath *Leiner* in Constanz und mit *Maquaire* daselbst war er sehr bekannt, und besuchte diese Männer mehrmals. Seine Sammlung von Schmetterlingen enthält über 1300 Arten in etwa 2500 Exemplaren, fast alle von ausgesuchter Schönheit, da weitaus die meisten aus Raupen gezogen sind. Glücklicherweise bleibt die Sammlung in Zürich, da sie unser College Hr. Dr. *Hess* angekauft hat, der nun eifrig daran arbeiten wird, das Verzeichniss schweizerischer Schmetterlinge, das *Rordorf*, als bereits sein Ende nahete, zu liefern gedachte, daraus zu vervollständigen. — *Rordorf* kannte auch die Kunst: Raupen auszubalgen, und die gewöhnliche Art, sie aufzublasen, genügte ihm nicht. Er fand es für besser, die Häute auszubreiten und wie Pflanzen zwischen Papier zu trocknen. Allerdings verlieren sie dadurch ihre Form; aber die Farben erhalten sich vortrefflich, was zum

Erkennen derselben so wichtig ist. — In dem bekannten entomologischen Werke des Hrn. *Freyer* finden sich seine Entdeckungen und Mittheilungen niedergelegt. — Auch mit der Botanik war *Rordorf* etwas bekannt, was ihm zum Sammeln der Raupen behülflich wurde. In letzter Zeit beschäftigten ihn die Schwämme der Umgegend von Winterthur, so wie mehrere Jahre auch die Seidenzucht; er lieferte befriedigende Muster, verliess indessen diese Unternehmung als zu wenig ertragend und weil es ihm an der erforderlichen Unterstützung fehlte. Diejenigen unter Ihnen, die ihn kannten und vielleicht vertraut mit ihm waren, werden sich erinnern, mit welch' warmem Interesse er mehreren Versammlungen dieser Gesellschaft beiwohnte, wie das Vergnügen und die Befriedigung im Umgange mit seinen Collegen und Freunden und bei Anhörung eines ihn ansprechenden Vortrages aus seinem Gesichte leuchtete, und wie seine Aufmerksamkeit von jedem beachtenswerthen Naturgegenstande angezogen wurde. Diess gab sich auch auf der mir unvergesslichen Reise mit dem Seligen zu der Versammlung der Naturforscher in Basel, im Jahre 1821, kund. Wir fuhren zu Wasser von Zürich bis Waldshut, und entgingen mit Mühe dem mit einem Hochgewitter verbundenen Orkane, der uns in einem elenden Kahne inmitten des mächtigen Rheinstromes fast plötzlich überfiel. Von Waldshut wanderten wir nach St. Blasien, durch einen Theil des Schwarzwaldes und das Wiesenthal hinunter. Hier war es besonders, wo sein Beobachtungs- und Forschungsgeist an Natur- und Kunstgegenständen reiche Nahrung fand, und eine freudige Heiterkeit sein ganzes Wesen belebte, wenn er die in dem *Hebel*'schen Gedichte »die Wiese« angeführten Gegenstände, Localitäten und Verhältnisse wahrnahm und mit treuem Gedächtnisse die betreffenden Stellen hersagte. — Ueberhaupt war seine Ansicht des Lebens frohsinnig, was ihm besonders

in späteren Jahren bei häuslichen Sorgen und körperlichen Leiden wohl zu statten kam.

Zu den vorzüglichsten Eigenschaften des Charakters des Seligen gehörten Rechtlichkeit und Biederkeit, Dienstfertigkeit und Treue in der Freundschaft. Als Mensch, als Bürger und Christ zog er Andere an sich und genoss daher die Liebe und das Vertrauen derer, die innigere Verhältnisse mit ihm verbanden, so wie derjenigen, die seiner Obsorge anvertraut waren, oder in amtlichen Verhältnissen mit ihm standen. Im gesellschaftlichen Umgange zeigte er sich liebenswürdig, im häuslichen Kreise als treuer liebender Gatte und Vater, als Bürger von Liebe für sein Vaterland beseelt, als Christ voll Vertrauen auf Gott, festhaltend an der Religion, ihren Tröstungen und Verheissungen, und aus ihnen, so wie aus der Offenbarung Gottes, den nöthigen Gleichmuth schöpfend. Seine amtlichen Geschäfte als Seelsorger verrichtete er mit Gewissenhaftigkeit, und als Schulaufseher zeigte er sich als eifriger Lehrer und warmer Kinderfreund. Seinen eigenen Kindern gab er eine gute Erziehung und war ihr Lehrer in den meisten Fächern des Jugendunterrichtes.

Mit diesen Eigenschaften des Geistes und Herzens reifte der Selige einem frühen Tode entgegen. Die Erziehung der zwölf Kinder, die ihm seine Gattinn geboren, hatte ihm manche schwere Sorge verursacht; bereits mehrere Jahre quälten ihn Harnbeschwerden, die nur vorübergehende Erleichterung, aber keine Heilung zuliessen, und das letzte schmerzhafte Krankenlager des abgeschiedenen Freundes zur Folge hatten. Er starb an seinem Namenstage, den 17. April dieses Jahres, und an demselben Tage war er 26 Jahre früher zum Pfarrer in Seen eingesegnet worden. — Wie die zu den merkwürdigsten und zum Theil glänzendsten Geschöpfen der Erde gehörenden Insecten, mit denen er sich sein Leben hindurch beschäftigte, und deren Verwandlung und

letzte Entwicklung er so oft mit warmem Interesse beobachtet hat, sich aus der durchbrochenen Hülle in den Aether schwingen, erhob sein Geist sich zum bessern Leben empor. — Sein Andenken bleibe uns theuer!

Dr. J. R. Köchlin.

IV.

ADOLF OTTH,

Dr. Med.

geb. den 2. April 1803, gest. den 16. Mai 1839.

Kurze Zeit vor dem diessjährigen Zusammentritte unserer Gesellschaft ging die Nachricht von dem Verluste, den dieselbe in einem thätigen Mitgliede, Hrn. Dr. *Otth* aus Bern, in fremdem Lande erlitten hatte, ein. Noch war die letzte Hoffnung, dass diese Botschaft unbegründet sein könnte, nicht gänzlich verschwunden, und desshalb während den Sitzungen keine förmliche Anzeige dieses traurigen Ereignisses gemacht worden. Leider dürfen wir nun aber nicht mehr zweifeln und lassen daher nachträglich zum Andenken unseres wackeren Collegen einige Worte über ihn folgen.

Adolf Otth wurde geboren in Bern den 2. April 1803. Schon als Knabe verrieth er eine seltene Anlage zur Naturbeobachtung, welche, wie fast immer, mit entschiedener Neigung zur Anwendung dieser trefflichen Naturgabe verbunden war. Nichts zog den munteren Knaben so sehr an, als das Sammeln von Naturproducten. Wie gewöhnlich wurde mit Insecten der Anfang gemacht, denen er mit unverdrossenem Eifer und dem besten Erfolge nachstellte. Allein nicht die

Aufstellung und Vergleichung zum blossen Vergnügen, die Zusammenstellung des Aehnlichen und Trennung des Verschiedenartigen, wobei so viele Sammler stehen bleiben und so gleichsam instinctmässig dem eigentlichen Naturforscher in die Hand arbeiten, genügte unserem jungen Freunde. Es gesellte sich zu seiner Thätigkeit noch ein zweiter Trieb, der sich so schön mit jenem ersten Bestreben vereinigen lässt, nämlich derjenige der künstlerischen Nachbildung des Beobachteten. Schmetterlinge und andere Insecten, später auch grössere Thiere wurden abgebildet, anfangs bloss mit Bestreben nach treuer Aehnlichkeit, doch bald mit wahrem künstlerischen Sinne, der sich durch Uebung rasch entwickelte und dasjenige übertraf, welches sonst in dem Knabenalter geleistet zu werden pflegt.

Eine solche Verbindung dieser beiden Neigungen hatte die natürliche Folge, dass sich bei dem jungen *Otth* je mehr und mehr die Liebe zu denjenigen Theilen der Naturwissenschaften entwickelte, in denen dieselbe doppelte Nahrung fand, nämlich der Naturgeschichte, dagegen diejenigen Fächer, deren Bearbeitung mehr im Gebiete der Speculation, oder der abstracten Forschung liegt, in den Hintergrund traten.

Unter diesen Umständen lag auch die Wahl des Berufes ziemlich nahe. Von der breiten Basis der medicinischen Studien ausgehend, konnte *Otth* hoffen, entweder in dem praktischen Theile dieser Wissenschaft nützlich zu wirken, oder in einem Fache dieses grossen Gebietes durch specielle Bearbeitung desselben die Wissenschaft selbst zu fördern.

Nach Beendigung seines Aufenthaltes in den Schulen und dem Gymnasium seiner Vaterstadt begab sich *Otth* im Jahre 1821 nach Genf, theils zur Erlernung der französischen Sprache, theils zur Erlangung der für das medicinische Studium nothwendigen Vorkenntnisse auf dem Gebiete der Na-

turwissenschaften. Dort hatte er das Glück, unter der unmittelbaren Anleitung von Seringe und de Candolle sich mit den Grundsätzen der Botanik vertraut zu machen. Auf Anrathen des letzteren unternahm er sogar die systematische Bearbeitung der Gattung Silene, welche nachher der berühmte Genferische Pflanzenforscher in seinen Prodromus aufnahm und dadurch der Wissenschaft auf immer einverleibte.

Nach einem einjährigen Aufenthalte in Genf kehrte *Otth* in seine Vaterstadt zurück und fieng nun auf der hiesigen Akademie seine medicinischen Studien ernstlich zu betreiben an. Die Musse, welche ihm die Ferien gaben, wurden nicht selten zu naturhistorischen Reisen nach dem Gebirge benutzt, wodurch sich Sammlung und Kenntnisse je mehr und mehr erweiterten.

Im Jahre 1825 reiste *Otth*, zur Fortsetzung seiner Studien, nach Kiel, wo er in dem Hause seines Oheims, des als Naturforscher hochverdienten Hrn. Prof. Wiedemann eine väterliche Aufnahme fand. Hier war nun dem Alpenbewohner fast alles neu. Die Erzeugnisse des Meeres sowohl an Pflanzen als an Thieren wurden mit verdoppeltem Eifer untersucht und gesammelt.

Von Kiel reiste *Otth*, im darauf folgenden Jahre, nach Berlin, erlangte daselbst, nach vorhergegangener üblicher Prüfung und Disputation, im April 1828 die Doctorwürde und kam hierauf ins Vaterland zurück. Als letzter Theil seiner akademischen Laufbahn kann ein sechsmonatlicher Aufenthalt in Paris, im Winter 1828—29, betrachtet werden.

Nun aber handelte es sich um die Eröffnung der praktischen Thätigkeit. Es stellte sich dabei, wie jedem angehenden Arzte, die grosse Schwierigkeit des Anfanges entgegen, eine Zeit der Prüfung, die so mancher zu bestehen nicht vermag. Unser junge Freund harrte zwar getreulich

aus, doch nicht ohne manchen harten Kampf zwischen Nothwendigkeit und Neigung. Die freien Stunden wurden immer wie bisher der Naturkunde gewidmet. In diese Epoche fällt nun aber die Ausbildung der schon oben berührten Anlage zur Kunst, und zwar nahm diese nun die Richtung der Landschaftmalerei an. Mit unglaublichem Eifer gab sich *Otth* diesem Studium hin, und bald erlangte er in diesem Fache eine bedeutende Fertigkeit. Dass ihm hiebei die wissenschaftliche Kenntniss der Natur trefflich zu Statten kam, ist leicht begreiflich. Umsonst sehen wir oft den gewöhnlichen, nicht wissenschaftlich gebildeten Künstler sich zerarbeiten, um der Natur ihre Eigenthümlichkeiten abzulauschen und seinen Erzeugnissen diejenige Eigenschaft zu ertheilen, die man mit dem Ausdruck des Charakters zu bezeichnen pflegt. Die Wege hiezu sind ihm verschlossen, selten oder nie wird er in das innere Wesen seiner Gegenstände einzudringen vermögen.

Durch verschiedene mittlerweile eingetretene Ereignisse sah *Otth* seine medicinische Laufbahn immer mehr sich verengen und sehnte sich nach einem anderen Wirkungskreise. Hiezu gab ihm sein künstlerisches Talent den Fingerzeig. Als er nach verschiedenen, theils im Vaterlande, theils in Oberitalien unternommenen Reisen und Ausarbeitung der mitgebrachten Studien eine solche Fertigkeit erlangt hatte, dass er eine gewisse Sicherheit in seiner Kunst nicht länger bezweifeln konnte, beschloss er eine grössere Arbeit zu unternehmen, durch deren öffentliche Bekanntmachung er sich als Künstler dem grösseren Publikum darstellen könnte. Hiezu wählte er eine Reise nach Algier, der neuen französischen Colonie, welche seit wenigen Jahren die Aufmerksamkeit so allgemein auf sich gezogen hatte. Im Frühjahr 1836 ging er dorthin. Seinen Aufenthalt von ungefähr 5 Wochen benutzte er vorzüglich zu landschaftlichen Studien der merk-

würdigsten Punkte dieser Gegend. Zugleich sammelte er jedoch auch eine nicht unbedeutende Anzahl von Insecten und Amphibien.

Nach seiner Rückkehr ins Vaterland wurde nun sogleich an die Herausgabe seines Werkes geschritten. Nachdem die mitgebrachten Sammlungen gehörig geordnet und eingetragen waren, wurden einige Versuche gemacht, die Skizzen durch den Steindruck zu vervielfältigen. Sie gelangen bald, und so entstand die Sammlung der »*afrikanischen Skizzen**).« Die künstlerische Würdigung dieser Blätter liegt ausserhalb unseres Kreises. Es darf nur darauf aufmerksam gemacht werden, dass die Darstellungen, welche sie enthalten, nicht nicht nur für den Künstler, sondern auch, und zwar in vorzüglichem Grade, für den Naturforscher beachtungswerth genannt werden können, denn gerade in dem wissenschaftlich getreuen Wiedergeben der so höchst eigenthümlichen Natur liegt ihr hauptsächliches Verdienst, — eine Eigenschaft, die vielleicht der Naturforscher mehr als der Künstler zu würdigen fähig ist.

Allein auch an naturhistorischen Ergebnissen fehlte es bei dieser Reise nicht. Ausser der Bereicherung der eigenen und einiger anderer Sammlungen, wurden auch für die Wissenschaft einige neue Thatsachen gewonnen. Eine Uebersicht der in der Algierischen Colonie beobachteten Thier- und Pflanzenwelt theilte *Otth* der Bernerischen Cantonalgesellschaft mit.

Während der Bearbeitung jenes Werkes über Algier, reifte ein neuer Plan zu einer ähnlichen, aber etwas ausgedehnteren Unternehmung. Aegypten und Syrien sollten besucht werden. Von dieser Reise versprach sich *Otth* noch

---

*) Esquisses africaines. — Bern bei Wagner, 1838—39.

bedeutendere Resultate, sowohl in naturhistorischer, als in künstlerischer Hinsicht.

Im März 1839 reiste er dahin ab, und gelangte, nach einer ziemlich beschwerlichen Fahrt, über Triest, Ancona, Athen und Corfu, Anfangs April nach Alexandrien. Von da schrieb er zum letzten Male an die Seinigen, voll der besten Hoffnung über den Fortgang seiner Unternehmung. Nach Cairo war zunächst sein Reiseplan gerichtet. Von da wollte er, durch die Umstände geleitet, den Weg nach Ober-Aegypten oder nach Syrien einschlagen.

Im Juni, nachdem, wegen des langen Ausbleibens von Nachrichten unseres Reisenden, die Seinigen, bereits Schlimmes ahnend, Nachforschungen angeordnet hatten, gieng über England die traurige Nachricht von seinem Tode ein, die leider bald durch wiederholte Nachrichten die volle Bestätigung erhielt. Noch ist der Hergang seines Todes in vielen Theilen dunkel. So viel scheint jedoch aus diesen Nachrichten hervorzugehen, dass er von Cairo durch die Wüste seinen Weg nach Jerusalem genommen, daselbst krank geworden und den 16. Mai nach neuntägigem Leiden an der Pest gestorben sei. Was aus seinem gewiss in künstlerischer wie in naturhistorischer Beziehung nicht unwichtigen Reisenachlass geworden sei, konnte noch nicht mit Bestimmtheit ausgemittelt werden. Verschiedene Umstände geben der Besorgniss Raum, dass derselbe grösstentheils verloren sei.

Als Denkmal seines Fleisses im Fache der Naturgeschichte, hat *Otth*, ausser seinen naturhistorischen Sammlungen, noch eine nicht unbedeutende Anzahl trefflicher Abbildungen, besonders aus der Classe der Amphibien, hinterlassen. Diese Thierclasse hatte ihn in den letzten Jahren in vorzüglichem Grade beschäftigt. Die Schwierigkeit einsehend, dieselbe in ihrer ganzen Ausdehnung zu

bearbeiten, hatte er seinen Fleiss vorzugsweise den europäischen Arten gewidmet und eine bedeutende, vielleicht der Vollständigkeit sich annähernde Sammlung derselben zu Stande gebracht, in der oft ausgesprochenen Absicht, dereinst eine Bearbeitung derselben bekannt zu machen. Mit mehreren in diesem Fache bedeutenden Gelehrten des Auslandes hatte er sich zu diesem Zwecke in Verbindung gesetzt. Der grosse Eifer, womit er diese Unternehmung betrieb, jene trefflichen Zeichnungen, die gewiss noch vermehrt worden wären, lassen bedauern, dass diese Unternehmung nicht zu Stande gekommen ist. Bereits hatte er durch einige Abhandlungen in diesem Gebiete, die er, theils der Bernerischen naturforschenden Gesellschaft, theils auch dem grösseren wissenschaftlichen Publikum mitgetheilt hatte*), sich als kenntnissreicher Beobachter ausgewiesen.

Was *Otth* dem engeren Kreise seiner Freunde, seiner Familie war, wissen diejenigen, welche in näherer Verbindung mit ihm gestanden, allein auch seine entfernteren Bekannten müssen ihn vermissen, und gewiss darf erwartet werden, dass seine sämmtlichen Collegen unserer vaterländischen Gesellschaft in seinem Hinscheid mit uns den Verlust eines wackeren Mitarbeiters beklagen werden.

B.

---

*) Ueber die Schenkelwarzen der Eidechsen, — in Tiedemanns Zeitschrift für Physiologie. V, 101. — Beschreibung einer neuen europäischen Froschgattung, — Discoglossus, in den neuen Denkschriften der schweizerischen Gesellschaft. Bd. I.

V.

LUDWIG HORNER,

Dr. Med.

geboren den 1. März 1811, gestorben den 7. December 1838.

Hr. *Ludwig Horner* war geboren im Jahre 1811 und der einzige Sohn seiner Eltern. Wenn schon sein Grossvater und Vater Bäcker waren, so stammt er aus einer Familie, in welcher Bildung und Gelehrsamkeit seit langem bekannt waren. Sein Onkel, der Astronom und Weltumsegler Caspar Horner, hat einen in den Annalen der Naturwissenschaften gefeierten Namen; sein zweiter Onkel war der gelehrte Philologe Jakob Horner; sein Vater sollte ebenfalls Theologe werden und bald seine Examen ablegen, als die Revolution von 1798 ihm eine andere Bestimmung gab. Er wurde Anfangs Kaufmann, seither aber heirathete er die Tochter eines verwandten Bäckers und wurde selbst Bäcker, ist aber ein sehr belesener Mann und gegenwärtig Mitglied des Stadtrathes. So darf es uns nicht wundern, wenn die Liebe zu den Wissenschaften bald in des Knaben Brust rege wurde. Man bemerkte bald an ihm grosse Fassungsgabe, ausserordentlichen Fleiss, verbunden mit grosser Lebhaftigkeit. So besuchte er die Schulen seiner Vaterstadt. Frühe entwickelte sich in ihm die Neigung für

die naturwissenschaftlichen Fächer und bald fasste er die Idee, einst als Naturforscher reisen zu können. Nach der Meinung seines Vaters sollte er das Bäckerhandwerk lernen, damit er einen bestimmten Brodterwerb habe, er könne, da ihm dieser Beruf nicht alle Zeit nehme, daneben gar wohl Naturwissenschaften betreiben. Allein damit war der Jüngling nicht einverstanden, er wollte sich ganz der Wissenschaft widmen und sich erst als Arzt ausbilden, um in der Arzneikunst einen Beruf zu haben, welcher ihn allenfalls nähren könnte. Seine Eltern willigten endlich ein, und von nun an betrat er die neue Laufbahn. Er liess sich als Schüler in das damals blühende medicinisch-chirurgische Institut aufnehmen und besuchte fleissig die Collegien. Mit Vorliebe studirte er Physiologie, Anatomie und Naturgeschichte. Anfangs beschäftigte er sich viel mit Botanik, Zoologie und Zootomie, auch mit Physik, späterhin wurde er von der Mineralogie und Geologie mehr angezogen. In dem kalten Winter 1830 bestieg er mit einigen seiner Freunde den Rigi, um dort meteorologische Beobachtungen anzustellen, und verweilte während der grossen Kälte einige Tage daselbst. So wurde er reif für die Hochschule und bezog im Jahr 1830 die Universität Heidelberg. Hier besonders entschied er sich, angezogen durch Leonhards Vortrag, hauptsächlich für die mineralogischen Fächer. Nachdem er auch München und Berlin besucht hatte, kehrte er nach Heidelberg zurück, graduirte daselbst und kam dann im Jahre 1832 als 22jähriger Doctor nach Zürich ins Vaterhaus.

Zum Practiciren hatte er keine grosse Lust, dagegen bereitete er sich nun in allen den Wissenschaften vor, die ihm für eine naturhistorische Reise besonders nöthig schienen und suchte eifrig irgendwo eine Anstellung als Reisender. Er wurde Mitglied der Zürcherischen naturforschenden Ge-

sellschaft, und besuchte im Jahre 1833 die schweizerische Gesellschaft für Naturwissenschaften in Lugano, wo er zum Mitgliede aufgenommen wurde. Vor der Versammlung hatte er einige Zeit der Untersuchung des Gotthardts gewidmet und nachher besuchte er mit Prof. B. Studer die V. Sassina Brembana und einen Theil von Bündten.

Lange wollte sich keine Aussicht zeigen, um den Wunsch des reiselustigen Naturforschers beseitigen zu können. Ungeduldig, länger müssig zu sein, fasste er endlich den Entschluss, nach Batavia zu reisen, wo er als ausübender Arzt sich erhalten zu können glaubte und daneben Hoffnung hatte, auch noch seinem Lieblingsstudium obzuliegen. Zu diesem Entschluss ermunterte ihn besonders Hr. Prof. Schönlein, der in Java und Sumatra mehrere seiner Schüler vortheilhaft angestellt wusste, namentlich die Aerzte Eisinger in Batavia, Kollmann in Sumatra, Bessel in Celebes. So reiste *Horner* im März 1834, versehen mit Empfehlungsschreiben an den ehmaligen Gouverneur von Java van der Cappelen, an Temmink, Reinwardt, Blume u. s. w. nach Holland. Als er diesen Männern seine Absicht eröffnete, auf eigene Rechnung die Ueberfahrt nach Java zu machen, widerriethen sie ihm dieses, weil, theils die Kosten sehr bedeutend seien, theils dem Privatmanne allerlei Hindernisse in den Weg kommen könnten, wodurch er seinen Zweck nicht erreichen würde. Er solle sich als Arzt examiniren lassen, und wenigstens für die Ueberfahrt in Dienste treten. Diesem Rath folgte er, und wurde dann als Arzt zweiter Classe mit Majorsrang angestellt. Bis sich eine Gelegenheit gab, mit einem Kriegschiffe abzureisen, erfreute er sich des nähern Umgangs der Naturforscher Temmink, Reinwardt, Blume und Schlegel, und erwarb sich ihre Freundschaft und Achtung, da diese Männer seine vielfachen Kenntnisse erkannten. Unter diesen wichtigen Autoritäten studirte er

das Leidner Museum. Die Bekanntschaft dieser wichtigen Autoritäten der Naturwissenschaften, bestimmte seine fernere Anstellung als Naturforscher im Dienste der Compagnie. Durch ein in Holland bekanntlich endemisches Wechselfieber gehindert, mit dem ersten Schiffe abzureisen, verschaffte ihm Temmink das Diplom als Mitglied der Akademie der Wissenschaften in Batavia und als Naturforscher für die Colonien einen fixen Gehalt von 4000 Gulden holländisch.

Allerdings sind die Bedingungen einer solchen Anstellung für einen freien Mann etwas lästig und bindend, er darf keine Naturalien nach Europa schicken, nicht über den Zustand der Colonien schreiben, nichts ohne Bewilligung der Compagnie herausgeben. Allein *Horner* konnte dennoch nichts Besseres thun, obschon er nachmals oft über das Bindende dieser Bedingungen klagte und darunter leiden musste.

Im besten, zum Ertragen von Strapatzen geeignetsten Alter, bei vollkommener Gesundheit, eher kleinem als grossem Körperbau, doch sanguinisch cholerischem Temperament, schien *Horner* Alles an sich zu haben, was sein Unternehmen begünstigen konnte. Was seinen Freunden aber mit Recht Besorgniss machte, wie der Erfolg auch bewies, das war das allzugrosse Vertrauen auf seine Körperkräfte, wobei er eben nicht strenge Diät für nothwendig hielt. Ihn entmuthigte nicht der frühe Tod seiner Vorgänger, der würdigen Naturforscher Kuhl, Boje, von Hasselt, von Raalten und anderer, welche der Tod so schnell nach ihrer Ankunft in Java weggerafft hatte. Er hoffte wie Reinwardt und Blume glücklich durchzukommen. So nahm er Abschied von Europa, von seinem Vaterland, seinen Eltern und Freunden, welche er nie wiedersehen sollte.

Nach einer sehr glücklichen Fahrt kam er im Sommer 1835 in Batavia an, und wurde, als Mitglied der Akademie, von den dortigen Behörden mit aller Vorkommenheit und,

wie er schreibt, wie ein Fürst empfangen. Voll Enthusiasmus beschreibt er in seinem ersten Briefe vom 12. Sept. 1835 den Eindruck, den die herrliche Natur des tropischen Klima's auf ihn machte. Er drückt sich so aus: »Ich bin im Innern von Java, jeden Tag denke ich, vielleicht sind meine Eltern, besonders die liebe Mutter, bange für mich, während ich hier das grösste Schlaraffenleben führe. Hätte ich zehn Menschenalter zu leben, gerne gäbe ich neun dafür, um nur eines hier zuzubringen. In Europa lebt man nur halb, bei Euch naht schon der Winter, und wenn ich an diesen, an die vielen trüben Nebeltage zurückdenke, so schaudert mir jetzt schon vor dem Gedanken, wieder einst zurückzukehren.« Aber nur zu bald hatte er die Erfahrung gemacht, wie tückisch dieses herrliche Klima unter einem immer heiteren Himmel die Krankheitsstoffe versteckt, welche dem Europäer so oft tödtlich werden. Kaum kam er von seiner ersten Reise zurück, welche er mit aller Bequemlichkeit machen konnte, als ein heftiges Nervenfieber ihn an den Rand des Grabes brachte und ihn zwang zum Hospital seine Zuflucht zu nehmen. Kaum wieder Reconvalescent, begieng er die Unvorsichtigkeit, eine botanische Excursion zu machen, ein tropischer Regen überfiel ihn, und ein Rückfall war die Folge. Schon hatten ihn seine Freunde für verloren gehalten, als unerwartet ein Brief aus Batavia vom 7. Januar 1836 in Zürich ankam, worin er schreibt: »Nun habe ich meinen Tribut dem Klima bezahlt, und ich bin wieder frisch und gesund; selbst die rothen Wangen, welche ich nach allen Prophezeihungen nicht wieder hätte bekommen sollen, sind wieder zurückgekehrt. Das Klima ist so gesund wie bei uns, nur darf man sich nicht so viel erlauben; fast jeder wird krank, hat man aber einmal den ersten Stoss bestanden, so ist man eingeweiht, und hat wenig mehr zu befürchten.«

Was er von seiner ersten Reise schreibt, verdient hier ebenfalls wörtlich angeführt zu werden. »Kaum stecke ich die Nase in die Fremde, so bietet sich mir eine Gelegenheit zu sehen, was hundert andere in zehn Jahren oder nie sehen. Ich durchreiste nämlich im Gefolge des Gouverneur Brant den grössten und schönsten Theil Java's, wobei ich dieses Land mit seinen Menschen und Thieren, Bergen und Vulkanen, mit der grössten Bequemlichkeit sehen konnte, und zugleich die beste Gelegenheit hatte, mich zu acclimatisiren. (Was ihm aber dennoch die angegebene Krankheit nicht abhielt.) Täglich reisen wir höchstens 5 bis 6 Stunden, versehen mit allem, was zum asiatischen Luxus gehört. Uns umgeben die inländischen Fürsten in ihren prachtvollen Kleidern und mit prächtigen Krissen und Schwerdtern, voll Gold und Diamanten an Griffen und Scheiden, welche einen glänzenden Anblick gewähren. Man denke sich den Weg durch den herrlichen Urwald, der aber, wiewohl schon seit langer Zeit gebahnt, überall immer wieder der üppig eindringenden Vegetation abgedrängt werden muss. Die Menge der schäumenden Bäche ist mit umgestürzten Bäumen angefüllt, auf welchen schon wieder die schönste Vegetation erscheint. Allein das Dunkel, durch welches kein Sonnenstrahl durchdringt, macht die Wege so kothig, dass die Pferde oft bis an den Bauch einsinken.«

Horner erhielt den Auftrag, nach Padang, an der Westküste von Sumatra zu gehen und Steinkohlen aufzusuchen. Allein seine Krankheit kam dazwischen, und indess trat die Regenzeit ein, während welcher die Reise nicht zu machen ist, da nicht bloss die entgegengesetzten Moussons wehen, sondern auch die furchtbaren tropischen Regen fallen, welche bekanntlich unsere stärksten Platzregen bei Weitem übertreffen, und fast täglich Stürme und Donnerwetter eintreten. In dieser Lage beschränkte er sich auf

kleinere Ausflüge in Java, unter anderen nach Bantam, dem westlichen Theile Javas, im März 1836. Das Resultat, in Hinsicht der Steinkohlen, war ungünstig, doch machte er dabei, wie er schreibt, viele neue und merkwürdige geologische Beobachtungen. Auch scheint er um diese Zeit Platina entdeckt zu haben, eine Entdeckung, auf welche er sich viel zu gut that, obschon er den jährlichen Gewinn, den man davon ziehen könne, nur etwa auf 30,000 Gulden anschlägt. Ueber diese wichtige Entdeckung ist indess in seinen Briefen weiter nichts enthalten.

Unterdessen wurde ihm die Bestimmung gegeben, vorerst nach Borneo zu reisen, um auch dort Steinkohlen zu suchen, und Sumatra auf spätere Zeit vorbehalten. In den letzten Tagen seines Aufenthalts in Batavia bestieg er noch den 9300 Fuss hohen Vulkan Gede, in der Nähe von Buitenzorg, worüber er, sowie über die Reise nach Bantam, eine Abhandlung schrieb, die uns aber nie zu Gesicht kam. Auch schreibt er von einem heftigen Erdbeben, welches er noch in Buitenzorg erlebte.

Im Juli 1836 reiste er nun nach Borneo, wo er in den letzten Tagen dieses Monats in Baniermassin, am Ausfluss des Banierflusses, auf der Ostküste der grossen Insel, landete. Schon nach wenigen Tagen verreiste er von da, um längs dem grossen Banierflusse aufwärts in's Innere, in's Land der Dajacker oder Dajacks zu dringen. Dieses Volk ist sehr wenig, und nur von der schlechtesten Seite, als Kopfabschneider, bekannt. Sie haben auch die sonderbare und barbarische Gewohnheit, dass ein Jüngling seiner Braut einen frisch abgeschnittenen Menschenkopf zum Geschenk macht. Diesen schneidet er dem Ersten Besten von einem anderen Stamme ab, den er auf irgend eine Art in seine Gewalt bekommt. Die mit den Holländern befreundeten Stämme sollen aber diese Barbarei aufgegeben haben, und dem

Menschenkopf einen Büffelkopf substituiren. Ungeachtet dieses Gebrauchs und ungeachtet sie von aller Cultur entblösste Heiden sind, so sollen sie, nach *Horner*, ein Volk von festem, mannhaftem und grundehrlichem Charakter sein, den Holländern sehr ergeben, ihren Versprechungen sehr treu und gegen Fremde gutmüthig und gefällig. »Die Dajaks, sagt *Horner*, sind die schönsten Menschen die mir vorgekommen sind, wenigstens die Männer. Sie sind im Durchschnitt etwas grösser und viel schlanker als die Malajen. Ihre Gesichtszüge sind edel und ausdrucksvoll und sehr oft den europäischen ähnlich, man sieht oft wahre Adlernasen unter ihnen. Sie scheinen mit den Hinduh verwandt.«

Ganz allein als Europäer, drang *Horner* ins Innere dieses Landes, seine Collegen waren zurückgeblieben, um Thiere und Pflanzen zu sammeln. Ihn begleiteten zwei malajische Häuptlinge und eine dajak'sche Hoheit ohne Hosen, der Sicherheit wegen, welche aber nirgends gefährdet war. *Horner* sammelte Wörter der Dajaksprache und machte eine Sammlung von Waffen und Kleidungen der Dajaks und Malajen, welche hoffentlich nicht für uns verloren ist. Ueber den Orang-Utang, der in den Urwäldern Borneo's zu Hause ist, gibt *Horner* viele Nachrichten. Er glaubt, dieses berühmte Thier sei nicht von dem von Sumatra verschieden; der Pongo sei nur das alte Thier; er werde über 5 Pariserfuss hoch. Die alten Männchen haben zwei grosse drüsige Auswüchse auf den Wangen, deren Spuren man in der Jugend schon findet. Mit dem Alter erst bildet sich, durch die Wirkung der starken Kaumuskeln, die grosse crista sagittalis aus, welche den alten Pongo so sehr auszeichnet, dass man lange dieses Thier für eine eigene Art hielt, wozu allerdings auch die ausserordentliche Entwicklung der Eckzähne, welche dem alten Thiere ein ganz anderes Ansehen gibt, als dem jungen, viel beitragen musste. Die Orange

sind Baumthiere, welche sehr selten auf die Erde kommen. Sie bauen sich eine Art bedecktes Nest auf den Bäumen, und greifen den Menschen nicht an. Der Charakter der alten ist stupid, sie sind ungesellig und langsam. Die jungen dagegen gewöhnen sich sehr bald an den Menschen und zeigen dann viele Intelligenz. Der langen Arme wegen kann dieses Thier auf ebener Erde nicht schnell fortkommen, wohl aber vortrefflich klettern. Da die Arme mit dem Alter verhältnissmässig länger werden, so wird der Gang der Alten unbehülflicher, sie gehen wie auf Krücken, da sie die Arme festsetzen und die Beine schaukelnd durchschieben. Auf den Bäumen aber zeigen sie ihre Geschicklichkeit. Hr. *Horner's* Gefährten brachten 14 Köpfe von Orangs mit, an welchen man deutlich die Kopfveränderungen studiren konnte, welche das Alter an diesen Thieren hervorbringt. Auch auf Borneo beobachtete *Horner* den Wu-Wu (Hylobates leuciscus), welcher auf Sumatra fehlt, auf Java aber häufig ist. Er setzt diesen viel menschenähnlicheren Affen in Hinsicht der Intelligenz über, oder doch gewiss nicht unter den Orang. Der Wu-Wu behält auch seine Menschenähnlichkeit immer bei, da seine Eckzähne nicht länger werden. In Borneo allein findet sich der wunderbare Nasenaffe, der nur in morastischen Wäldern sich aufhält und gar nicht gezähmt werden kann, da er in der Gefangenschaft keine Nahrung nimmt.

Wenn schon *Horner* sich hauptsächlich mit geologischen Arbeiten beschäftigte, so beobachtete er doch Menschen, Thiere und Pflanzen.

Im Januar 1837 verliess er Borneo und schiffte auf einem buginesischen Fahrzeuge nach Java zurück. Ausser dem Major Henrici war noch kein gebildeter Europäer weiter in Borneo eingedrungen, wie *Horner*. Auf Java landete er in Surabaja. Er machte auch eine Fussreise durch den Südostzipfel von Borneo. Von dieser sagt er: sie lasse sich

so leicht machen, wie eine Reise in der Schweiz, nur sei sie unbequemer, weil man nicht alle zwei Stunden einkehren könne, da Wirthshäuser dort nicht Mode seien. In diesem Theile Borneo's liegen die Gold- und Diamantgruben, am Fusse eines ziemlich hohen Gebirges, dessen höchsten Gipfel, 3100′ hoch, er bestieg. Auf dieser Reise begleiteten ihn seine zwei javanischen Bedienten und sieben Dajoks.

Von Surabaja sagt *Horner*, wer aus Europa komme, sollte erst dahin und nicht nach Batavia gehen. Die Stadt sei im neuen Geschmack gebaut, der europäische Theil ungefähr so gross wie Winterthur, viel grösser aber der chinesische. Dieser Theil zeige viel mehr Opulenz als Batavia. Die Strassen sind regelmässig und schön, und das Leben und Treiben wie in den grössten europäischen Städten, dabei aber nirgends Lärm oder Gezänk. Man höre nur das Läuten chinesischer Hausirer, das der Bambusen, welche die Lasttrager über die Schultern liegen haben, und nur selten störe das Rasseln eines Wagens die Stille. Sehr merkwürdig aber sind die vielartigen Kostüme und Sitten der verschiedenen Nationen, aus welchen die Bevölkerung besteht. *Horner* bereiste auch das östliche Java, dessen Bewohner, obschon Malajen, ein ganz anderer Menschenschlag sind, als die westlichen. Er beschreibt sie als schlanke, schöne, regsame und industriöse Leute, von vieler Intelligenz. Sie kleiden sich auch verschieden von den westlichen. Ob es auf dieser Reise, oder einer früheren war, dass *Horner* Platin entdeckte, ist aus seinen Briefen nicht ersichtlich. Ein Hauptzweck seiner Reise war, Steinkohlen aufzusuchen; seine Bemühungen in dieser Beziehung scheinen jedoch fruchtlos gewesen zu sein. Dagegen hatte er, schon vor der Reise nach Borneo, in derselben Gegend ein Vorkommen von Braunkohlen in vulkanischem Tuf untersucht.

Zu demselben Zwecke aber sollte er nun Sumatra bereisen, zuerst die Westküste geologisch untersuchen und zwar in der ganzen Ausdehnung der holländischen Besitzungen von Tapanoli bis Bencoolen und bis zu den Lampungebirgen, vom zweiten Grad nördlich bis zum fünften südlich. Auf der Rückreise sollte er ganz Java durchschneiden und damit seine grosse Reise beendigen und nach Batavia zurückkommen, um späterhin auch die Molukken besuchen zu können. Er konnte aber nur die Reise durch Sumatra vollenden. Er sollte auch die in Sumatra von den Malajen betriebenen Gold-, Eisen- und Kupferminen näher untersuchen, Sumatra durchschneiden und an die Ostküste gelangen. Dieses war der schwerste Punkt des Auftrags, da der Weg zum Theil wenigstens durch Länder gieng, welche den Holländern nicht unterworfen, und mit ihnen im Kriege begriffen waren, namentlich die Länder der Padris, der Wechabiten von Sumatra.

Der erste Brief aus Sumatra ist datirt vom 29. Juni 1837, Padang an der Westküste. *Horner* fand Sumatra wie Java sehr schön, und schildert es als ein wahres Paradies. Die sumatrischen Malajen aber seien viel schlechter und unfreundlicher als die Javaner, woran die Holländer Schuld seien, welche sich ganz rücksichtslos betrügen und ihre Besitzungen mehr durch Aufhetzungen der Bewohner gegen einander, durch Bestechungen und Verrätherei, zu erhalten suchten, als durch Kraft und Anstrengung. »Die Malajen von Sumatra sind, schreibt *Horner*, die schrecklichsten Zerrbilder von Republikanern. Sie üben nämlich unbegrenzte Freiheit in Thun und Lassen unter sich aus, dagegen sind sie wieder der grössten Willkühr ihrer Sultane unterworfen. Sie sind grenzenlos faul und träge, in geistiger und körperlicher Hinsicht. Der Körperbau ist weder schön noch energisch, die Geistescultur steht sehr niedrig, es fehlt jede

Anlage für sanftere Gemüthsbewegungen oder Künste. Der Malaje auf Sumatra hat kein fröhliches Spiel, er tanzt nie, als vor einem Gefecht, er kennt fast keine Musik, worin es ihm der wilde Niasser weit zuvorthut. Dagegen kann so ein lumpiger fauler Kerl Stunden lang auf seine Weise politisiren. Sonst kennt er keinen Genuss, als zu schlafen, drei Viertel des Tages dem Hahnengefecht zuzusehen, oder mit stieren Augen und grässlich verzerrtem Gesicht, mit pfeifendem Schall den Opiumdunst aus seiner Metallpfeife einzuschlucken und sich zu betäuben. Der Javaner ist ein ganz anderer Mensch, und man findet kaum einen grösseren Contrast, als wenn man aus einem sumatranischen Kampang in eine holländische Redoute tritt, in welcher javanische Soldaten sich befinden. Da singt und musicirt der kleine Javaner, so lange ihn der Dienst nicht ruft; die lebhaften, graziösen Frauen schnattern links und rechts wie ein Heer von Enten, machen sich Arbeit mit Waschen oder ihre Kinder herum zu tragen, sie in Schlaf zu singen oder ein Gärtchen zu bauen. Alles lebt und ist fröhlich, bis das Kalbsfell zum Appel ruft. Schade nur, dass ein solcher Posten nur 50 bis 60 Mann enthält, statt ein ganzes Regiment, damit könnte man so leicht die Sumatraner in gehörigem Respect erhalten, und jeden Eingriff in die angemaassten Rechte strafen, aber diess ist nicht die Politik der Holländer. Sie lieben mehr Bestechungen, und die holländischen Beamten ertragen von Seiten der Eingebornen oft tiefe Erniedrigungen, die für jeden andern als einen Holländer oft unerträglich wären. Sie handeln indess nach Instructionen.

Die Reise ins Innere von Sumatra machte *Horner,* bald zu Fuss, bald zu Pferd, und drang über die grosse Bergkette, die man wohl die Centralkette von Sumatra nennen kann, weiter östlich, als noch kein gebildeter Europäer. Er sah noch sieben östlichere Gebirgsketten. Diese

ganze ungeheure Landesstrecke, schreibt *Horner*, sei unbekannter als der Mond, und werde es noch lange bleiben. Er selbst erhielt, wie er schreibt, so viele wissenschaftliche Resultate, dass er glaubt, er habe die geologischen Verhältnisse dieses etwa 100 Quadratmeilen haltenden Landes zu grosser Evidenz gebracht.

Auf dieser Reise betrat er zuerst die Länder der menschenfressenden Battas und die der sumatrischen Dajaks. Die letzten sind braun und langhaarig, und nicht schwarz, wie die Papuas. Sie bewohnen auch weiter westlich im grossen indischen Archipel eine Reihe grosser Inseln längs der Küste von Sumatra, Nias, die Poggy-Inseln und Engano. Diese Länder, obschon sie ganz nahe an den europäischen Besitzungen liegen, sind, mit Ausnahme von Nias, fast ganz unbekannt. *Horner* hält für wahrscheinlich, dass die Alfuwer auf Ceram, Buro, Gilolo und den grossen Molukken derselben Race angehören. Sie schneiden ebenfalls Köpfe ab. Selbst die langhaarigen Bewohner der Südseeinseln scheinen von ihnen abzustammen.

Eine Reise durch den südlichen malajischen Theil von Sumatra beschreibt *Horner* als bei Weitem beschwerlicher und unangenehmer als die früheren. Zwar fehlte es auch auf dieser nicht an schönen und mannigfaltigen Aussichten. Die Bergketten sind durch grosse cultivirte Thäler unterbrochen und hier und da von einem hohen Vulkankegel überragt. Nach Norden werden sie einförmiger und sind ganz mit Urwald bewachsen. Die Bewohner sind aber wenig zahlreich, rauh, unfreundlich, trotzköpfig und unendlich faul, zu faul, um ihren so äusserst fruchtbaren Boden anzubauen. Nie auf bleibenden Erwerb bedacht, liegen sie nur so viel der Arbeit ob, um das Nöthige zu gewinnen, was sie zu brauchen glauben, um während eini-

ger Monate auf den Bazars zu erscheinen, mit besseren Kleidern zu prunken und Hahnenkämpfe zu veranstalten. Der Reisende hat hier, mit aller Nachhülfe der hier und da zerstreuten Postencommandanten, unendlich viel Unangenehmes mit diesem schlechten Volke, welches ihm den Genuss der Reisen noch mehr verleidet, als die schrecklich steilen und kothigen Wege im Urwald, welche das Gouvernement vor der Hand von einem Posten zum anderen hat aushauen lassen. Desswegen reiste *Horner* so schnell als möglich, beinahe ohne auszuruhen, wurde aber bei einer durch Zufall äusserst beschwerlichen Excursion nach einer Goldgrube zu deutlich belehrt, dass er körperliche Ruhe nöthig habe. Er reiste daher in einer Art von rohem Palankin nach Padang zurück und legte den Weg von 15 Etappenmärschen in sieben Tagen zurück.

Auf dieser Reise bestieg er den berühmten Berg Ophir, der ein ausgebrannter Vulkan ist. Er wird für den höchsten Berg von Sumatra gehalten, ist aber nur 9000′ hoch. Dagegen ist der Sinpalang, ein benachbarter ausgebrannter Vulkan, den *Horner* ebenfalls bestieg, noch etwas höher, und vielleicht ist dieses der höchste Berg des ganzen indischen Archipels. Diese Ersteigungen sind, nach *Horner*, zwar gemächlicher, als die Erklimmung eines noch unbestiegenen Alpengipfels, aber doch auch kein Kinderspiel, besonders wenn man den Weg durch den dicht mit Gestrüppe und dornigem Rotang verwachsenen Urwald suchen muss. Es versteht sich, dass man eine Menge Menschen mit sich nehmen muss, um das Gesträuche durchzuhauen. Am Ophir bivuakirte *Horner* 5 Nächte in verschiedenen Höhen, am höchsten 7500′, wo die Nacht schrecklich kalt, das heisst + 6 ⁰ R. war.

Unterm 14. August, datirt Pontiang-Inselchen, in der Bai von Tapanoli, schreibt *Horner* an seinen Vater, »Du

wirst wohl noch wenig von Tapanoli gehört haben, und doch schreibe ich jetzt diesen Brief ganz gemächlich im Hause des civilen Commandanten. Ich sage Dir nur so viel, dass die Bai von Tapanoli sehr schön und malerisch ist. Sie bildet das Centrum des freien sumatraischen Kampferlandes. Der Kampfer wird meist nach China verkauft. Derjenige, den wir gewöhnlich gebrauchen, ist viel wohlfeiler und kommt aus Japan. Besonders gibt es hier viel Benzoïn, oder indischen Weihrauch, und andere wohlriechende Harze. Das Land ist mit lauter Wald bedeckt, und fast ganz unculivirt. Längs der Küste wohnen wenige und rohe Menschen, Malajen und Battas. Ich wollte von hier nach Osten durchgehen, ins grosse Land am See des Centrum's, dem Focus der sumatraischen Bevölkerung. Man rieth es mir aber ab, weil den nahe am Strande wohnenden Stämmen nicht zu trauen sei, und wirklich haben sie vor einigen Jahren zwei Missionäre gefressen. Dagegen werde ich zu Fuss durch die Wildnisse in Südosten nach Ankola, einer Provinz der Battas gehen, welche, ungeachtet ihrer Menschenfresserei, doch recht brave Kerls sein sollen. In dieser Provinz, welche sich den Holländern unterworfen hat, ist durchaus keine Gefahr, und ich verspreche mir recht angenehme Tage. Meine wissenschaftliche Ausbeute fährt immer fort, sehr belohnend zu sein, und wenn mich das sparsame Gouvernement nicht hindert, so hoffe ich eine Geologie von Sumatra zu Stande zu bringen, wie man sie noch von keinem so fremden Lande hat. Mit Hülfe meines Freundes, des trefflichen Ingenieurs Osthof, habe ich aus meinen Tagebüchern und aus anderen vorhandenen Materialien, eine Karte eines Theils von Sumatra gezeichnet, welche gut aufgenommen werden soll. Sie soll nach Norden weiter fortgesetzt werden. Wenn ich auf meine Reise zurücksehe, so finde ich, dass

ich eine ungeheure Strecke Landes in allen Richtungen Kreuz und Quer durchstrichen habe. «

Auf dieser Reise kam er mit den Battas zusammen, welche er anfangs als brave gute Menschen schildert, welche zwar unter gewissen Umständen Menschenfresser, ihren Häuptlingen aber absolut ergeben seien. Sie seien ein von den Malajen sehr verschiedenes Volk. Bei näherer Bekanntschaft mit diesem Volke aber änderte er später sein Urtheil über sie sehr und nennt sie ein faules gemeines Volk, das wahrscheinlich schon lange her aus einem besseren Zustande so tief gesunken sei, als man es jetzt antreffe. Man finde noch einen Rest besserer Cultur bei den Battas, welche die Ufer des 20 Stunden langen und 10 Stunden breiten See's Toka (?) bewohnen, wohin *Horner* jedoch nicht gelangen konnte. Ihre Wohnungen liegen auf den grossen nördlichen Hochebenen. In den Dörfern der Battas, welche *Horner* berührte, wurde er bald spröde, bald gleichgültig, bald gut und ziemlich freundlich aufgenommen.

In einem Briefe vom 6. September, datirt Piliar-Kolling in Ankola im Innern von Sumatra, beschreibt er seine grosse Reise von Tapanoli aus, welche drei Monate dauerte. Von da aus gelangte er in neun Tagreisen bis an die äussersten Grenzen der holländischen Besitzungen, längs dem Seestrande, und glaubt, er sei der erste Europäer, der diesen Weg gemacht habe, da in Ankola die holländischen Truppen erst seit dem December 1837 liegen.

Die Art, wie er diese Reise machte, ist allerdings sehr charakteristisch und bezeichnend für das Land, daher nehmen wir seine Beschreibung wörtlich auf: »Ich reise jetzt immer zu Fuss, denn, obgleich es hier nicht so gemächlich geht, als auf Schweizerreisen, so finde ich es doch noch angenehmer als zu Pferde auf schlechten Wegen. Vor nassen Füssen muss man sich aber nicht fürchten, denn

Brücken gibt es hier nur über die grösseren Flüsse und zwar nur Hängebrücken von Rotang, welche an Bäumen aufgehangen sind. Man geht auf einem etwa 2″ im Durchmesser haltenden Rotangrohr und hält sich mit den Händen an zwei anderen fest. Dieser Rotang (Calamus Rotang) ist die Pflanze aus welcher das bekannte Meerrohr oder spanische Rohr gemacht wird, womit man die ganze Welt durchgehen könnte, ohne eines zu zerbrechen, so zähe ist diese Pflanze. Es ist ein ungewöhnlich langes, wohl das längste, prächtigste Rankengewächs, dessen Alles umschlingende, zum Theil furchtbar dornichte Ranken, mit langen, zierlich gefiederten Blättern, die Hochwaldungen Ostindiens vorzüglich charakterisiren. Wenn man in ein Dickicht dringt, in Borneo ist es mir mehrmals passirt, so kann man nicht wegkommen, ohne Fetzen der Kleidung und der Haut zurückzulassen. Ich glaube, es gibt Rotanggewächse, von nahe an tausend Fuss Länge, wenn man alle Krümmungen mitmessen würde. Auf den Brücken von Rotang wird man durch ein Flechtwerk an den Seiten einigermaassen vor dem Durchfallen geschützt, aber die Brücke bewegt sich wie eine Schaukel. Mehrmals musste ich bis an die Schultern durch Bäche waten, aber die Sonne trocknet bald Alles wieder. Im Gouvernementsland gibt es mehr Brücken, und man findet beinahe jede Nacht ein ziemlich comfortables Häuschen für die Offiziere und durchmarschirenden Truppen. Von hier aus war ich schon drei Tagreisen nordöstlich über zwei Bergketten gedrungen und gelangte auf die grosse östliche Ebene. Diese ist eine wahre Prairie, und wer Coopers Prairien gelesen, hat die beste Schilderung dieser sonderbaren Grasküsten, welche unter den Wendekreisen sehr überraschend sind. Morgen gehe ich wieder nach Süden, in den District Wandaling, im Battaslande. Es ist reich an Gold, und die Be-

wohner sind etwas fleissiger. Noch muss ich Dir, lieber Vater, ein naturhistorisches Abenteuer erzählen, welches mir begegnete. Levaillant datirte einen Brief von dem Orte, an welchem er fünf Elephanten tödtete, ich schreibe bescheidener an dem Tage, an welchem ich den ersten wilden Elephanten sah. Es war, ehe ich zu Piliar-Kolling wieder das erste europäisch gebaute Dach sah. Elephanten sind auf Sumatra sehr häufig und ich kann wohl sagen, dass ich Spuren von wenigstens tausend dieser Thiere gesehen; vertrampelte Brücken und Wege in den Waldungen, Haufen von Koth kommen häufig in diesen Wildnissen vor, aber einen wilden Elephanten selbst, oder eine Heerde hatte ich vorher nie angetroffen. Sie ruhen am Tage meist in den Wäldern aus und gehen am liebsten des Nachts und zwar beim Mondenschein spazieren. Ohne an etwas zu denken, bemerkte ich plötzlich, etwa 40 Schritte vor mir und meiner Truppe Kulis und Diener, einen Elephanten erster Grösse, welcher ruhig im hohen Grase weidete. Ich hatte bei den Büffeln gelernt, dass, will man nicht von ihnen auf die Hörner genommen werden, man ganz ruhig vorbeigehen muss. Ich gieng also, obschon mit etwas klopfendem Herzen, ganz ruhigen Schrittes meines Weges, allein, meiner Truppe voraus, und glaubte, meine Leute würden mir folgen. Ich vertiefte mich einige Augenblicke in der Betrachtung des ruhig wedelnden und mit seinen breiten Ohren sich fächelnden Ungeheuers, als ich mich aber umsah, waren die Kulis eben im Begriff, das Gepäck fortzuwerfen und in voller Flucht. Da Rufen nichts half, legte ich auf den Vordersten an, aber erst als eine zweite Kugel um ihre Köpfe pfiff, kehrten sie um; glücklicher Weise nahm der Elephant keine Notiz von meinen Schüssen und gieng langsam in die nahe Waldung, wo ich noch einige Zeit das Knacken des Gesträuches hörte, und das Abenteuer hatte glücklich sein Ende erreicht. Da

ich eine zweite Doppelflinte hatte, so fürchteten sich meine Leute mehr vor dieser, als vor dem Elephanten.«

Glücklich hatte er diese grosse Reise beinahe vollendet, als er im nördlichen Gebirge von einem Wechselfieber befallen wurde. Der letzte Brief ist datirt, Padang den 17. November 1838, und es ist wahrscheinlich, dass derselbe auf demselben Schiffe ankam, welches auch die Anzeige seines Todes mitbrachte. Er schreibt darin, dass er, vom Fieber befallen, sich nach Natal habe tragen lassen, sei dort gut verpflegt worden, so dass er schon nach einigen Tagen fieberfrei geworden. Er sei in einem kleinen Kahn nach Padang zurückgekehrt, wo eine etwas dyssenterische Dyarrhee ihn genöthigt habe, ärztliche Hülfe zu suchen. Dr. Kollmann habe ihn bald wieder zurechtgebracht, er sei schon wieder Reconvalescent und beschäftige sich mit Kartenarbeit. Seine letzte Reise sei reich an Resultaten, die er zu Papier bringen müsse, so dass er in diesem Jahr 1838 keine Reise mehr antreten werde. Zu früh hatte er sich wieder angestrengt, die Dyssenterie kehrte zurück und schon am siebenten December ereilte ihn der Tod.

So endete im 32sten Lebensjahre dieser treffliche Naturforscher im fernen Indien; er war ein tüchtiger Arbeiter im Weinberge des Herrn. Sein Schicksal trug ihn in Gegenden, welche noch nie ein Eidsgenosse betreten hatte. Desto trauriger für uns, dass wir wahrsheinlich die Früchte seiner Arbeit nicht kennen lernen werden und geniessen können, da Hollands Politik wohl die Hand über Alles schlagen wird, was sein litterarischer Nachlass enthält. Nach einigen Jahren wäre er nach Europa zurückgekommen, und, wie sein Onkel, eine Zierde des Vaterlands gewesen. Es sollte nicht sein.

Er hat zu wenig lange unter uns gelebt, um seinen Charakter gehörig würdigen zu können. Eiserner Fleiss in sei-

nen Studien erwarb ihm frühe umfassende Kenntnisse im weiten Gebiete der Naturwissenschaften, welche Temmink, Reinwardt, Blume und Schlegel in ihm anerkannten, da sie ihm sonst das Diplom, als Mitglied der Akademie der Wissenschaften in Batavia, nicht schon in Holland verschafft hätten.

Er schien gerade der Mann zu sein, jenem mörderischen Klima trotzen zu können. Mit einem festen Körper ausgerüstet, beachtete er zu wenig die Gefahren, die auch den Gesundesten auf Reisen in jenen Gegenden bedrohen. Er hielt sich eingeweiht in das Klima, dem er im Anfang den Tribut bezahlt zu haben glaubte. Seine Vorgänger Kuhl, von Hasselt, Boje, von Raalten, waren schon in den ersten Monaten unterlegen, er glaubte sich sicher. Sein lebhaftes Temperament, sein Durst nach Thaten liessen ihn die nöthigen Rücksichten vergessen, und zu früh strengte er sich wieder an, nachdem er eine der Krankheiten überstanden zu haben glaubte, welche schon so manchen Naturforscher in den heissen Klimaten hinweggerafft haben. Er hätte an Baudin's Reise denken sollen, dessen Reisegefährten fast alle gerade in diesen Gegenden von der Dyssenterie weggerafft wurden, an Burkhardt, den eben dieses Loos traf, an Clapperton, an die Gefährten Tuckey's, bei der Congoexpedition, und an so manchen anderen. Allerdings verschont das Klima Padangs auch den längst daran Gewohnten nicht, da kurz nach ihm, vielleicht nur wenige Tage, auch sein Arzt Kollmann derselben Krankheit unterlag, obschon er viele Jahre dort gelebt hatte. Ueberhaupt entgeht selten ein Europäer lange diesen Einflüssen, daher sehnen sich auch alle wieder so bald weg, als sie können.

Sein Aeusseres war einnehmend, der Körper eher klein zu nennen; er war ein angenehmer, munterer Gesellschafter, der Scherz und gute Einfälle sehr liebte, und selbst eine gute Tafel nicht verachtete. Seine Studien aber betrieb

er eifrig und ernst, und vergass nie das Ziel, nach dem er strebte. Wo er hinkam, erwarb er sich bald zahlreiche Freunde, und ward gerne gesehen. Liebende Eltern trauern um den einzigen Sohn, und das Vaterland um einen seiner edelsten Söhne.

Auch die Holländer erkennen seine Verdienste. Der Amsterdamer Courant vom 22. Mai 1839 sagt: »Die Commission, beauftragt mit naturwissenschaftlichen Forschungen im Niederland Indien, die bereits so viele Opfer dem verderblichen Einfluss, den dieses Klima auf ihre Thätigkeit ausübt, gebracht hat, sieht aufs Neue eines ihrer verdienstvollsten Mitglieder sich und den Wissenschaften durch den Tod entrissen. Hr. Dr. *Horner* starb am 7. December 1838, in Folge seiner allzueifrigen und rastlosen Bemühungen bei der mineralogischen und geologischen Untersuchung der Nordwestküste von Sumatra. In der vollsten Blüthe seiner Jahre und seiner Gesundheit, beseelt von unerschrockenem und unermüdlichem Eifer für die Wissenschaft, ausgerüstet mit allen wissenschaftlichen Kenntnissen, die von seinen Forschungen die herrlichsten Resultate erwarten liessen, ward er vom Tode dahin gerissen, und wir sehen auf's Neue die schönen Hoffnungen schwinden, die noch vor wenigen Jahren, auf nicht minder schmerzhafte Weise, durch das tragische Ende des verdienstvollen Maklot vereitelt wurden.«

»Glücklicher jedoch, als sein wackerer, Allen, die ihn kannten, unvergesslicher Amtsgenosse, den wir durch dasselbe unglückliche Ereigniss, sowohl sein Leben, als die Frucht seiner Bemühungen verlieren sahen, hinterlässt *Horner* in seinen Arbeiten Zeugen seines Fleisses und seiner Tüchtigkeit, die ihm einen Ehrennamen in den Annalen der Wissenschaft erworben haben.«

»Seine mit musterhafter Ordnung und Genauigkeit geführten Tagebücher umfassen die Grundlagen einer minera-

logischen und geologischen Darstellung des niederländisch-indischen Archipels. *Horner's* Name wird fortan ein unverwelklicher Lorbeerkranz schmücken, und die Ehre, diesen bereits ruhmvoll bekannten Namen mit erneuertem Glanze in den Jahrbüchern seines Vaterlandes und der Wissenschaft strahlen zu sehen, mag milder Trost seinen Eltern und Freunden sein und die Schmerzen besänftigen, die sein unerwarteter verhängnissvoller Hinscheid ihnen verursachen musste. Er starb auf dem Felde der Ehre, mitten in der grössten Entwicklung seiner Thätigkeit. «